

La foudroyante expansion de l'islam

Par Olivier Hanne

L'essor de la religion prêchée par Mahomet fut le fruit d'une conquête militaire sans précédent, achevée en moins d'un siècle et demi.

DANSE DU SABRE Le Prophète Mahomet observe la bataille du mont Uhud (détail), miniature ottomane, v. 1590-1600 (Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin).

© CRÉDIT 2



© CRÉDIT ?

En 635, trois ans après la mort de Mahomet, le patriarche de Jérusalem, Sophronius, prononce devant ses fidèles un sermon plein d'inquiétude : « D'où vient que les incursions barbares se multiplient et que les phalanges sassanides se sont levées contre nous ? [Elles] parcourent des contrées qui leur sont interdites, saccagent les villes (...), tiennent tête aux armées romaines, ajoutent victoire sur victoire. » L'atmosphère d'apocalypse s'ajoute à la surprise de voir les peuples arabes entrer soudainement dans l'Histoire, celle des empires, celle que les chroniqueurs jugent digne de consigner dans leurs annales.

La rapidité de la conquête musulmane et son apparente facilité épuisent encore aujourd'hui toutes les hypothèses. Si les conditions militaires de ces succès sont connues, la force des tribus de la péninsule arabe surprend d'autant plus qu'elles

ne s'étaient jamais aventurées jusqu'alors en dehors de leur cadre de vie, sauf comme marchands ou suppléants des armées byzantines et perses. En un siècle, le résultat de cette expansion sera sans précédent, comme le rappellera avec fierté, au X^e siècle, le géographe Ibn Hawqal : « Si l'on convenait de mesurer la longueur du domaine de l'islam (dar al-islam) depuis Ferghana jusqu'au territoire du Maghreb et de l'Espagne, on aboutirait à trois cents journées de voyage. » Mais cet essor n'avait pas été continu et il avait souvent fallu aux conquérants se battre contre leurs propres clans avant de profiter des faiblesses des empires et des royaumes qu'ils allaient renverser.

Les conquêtes de Mahomet (624-632)

Après l'hégire qui l'avait vu fuir, en 622, les persécutions de ses compatriotes de La Mecque et s'installer dans l'oasis de

LA ROUTE DE JÉRUSALEM

Ci-contre : A partir de 624, Mahomet lance des attaques systématiques contre les caravanes dans le but de reprendre La Mecque. Il est victorieux de la tribu des Quraychites à Badr, mais il échoue à Uhud en 625. Motivée par le symbole que représente Jérusalem, son expansion vers le nord bénéficie de l'accroissement de l'umma : la « communauté » de tribus bédouines qui regroupe des païens, des musulmans et des juifs. La facile conquête de La Mecque couronne le contrôle du Hedjaz entier par l'umma. Page de gauche : La Bataille de Badr (détail), page du Siyyar-i Nabi (Vie du Prophète) de Murad III, atelier de Lufti Abdullah, v. 1594-1595 (Paris, musée du Louvre).



© IDÉ

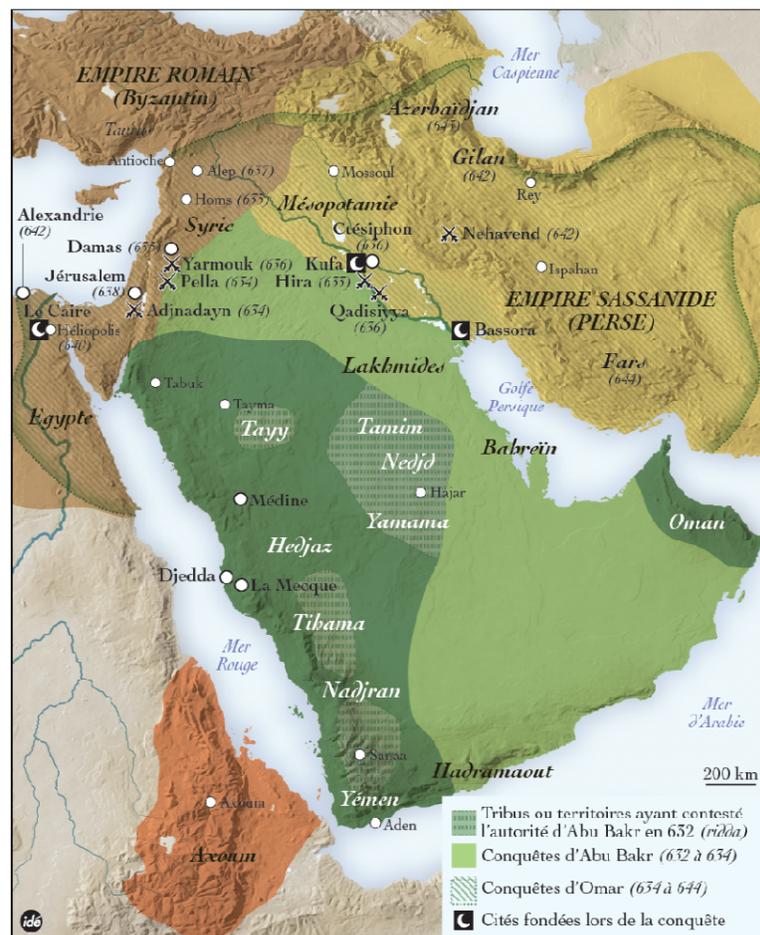
Médine, Mahomet ne savait comment subvenir aux besoins des « auxiliaires », les fidèles qui avaient tout perdu en l'accompagnant en exil. Dès 623, il reprend la coutume des razzias bédouines contre les caravanes des riches Mecquois qui l'ont chassé de sa patrie. L'objectif de ces raids n'est nullement la conquête mais le butin ; les soldats ne dépassent pas une cinquantaine d'hommes et les morts sont rares. Mahomet lui-même n'y participe qu'une fois sur deux. Mais à partir de 624, l'impératif de prendre La Mecque s'impose à lui et il demande à ses fidèles de prier vers sa ville natale où se trouve la Kaaba, le « cube » sacré. Les expéditions deviennent dès lors systématiques et plus âpres. En mars 624, un convoi de marchandises est intercepté à Badr par les troupes musulmanes qui affrontent victorieusement la puissante escorte des Quraychites, la grande tribu mecquoise. Le butin est partagé, un cinquième étant réservé au Prophète qui attribue ce succès à la faveur divine.

Après une première défaite de 625 à Uhud, Mahomet adopte cependant une nouvelle stratégie en multipliant les expéditions vers le nord et l'est, sans lien direct avec le conflit contre les Quraychites. En 628, il conquiert l'oasis juive de Khaybar. Par ces opérations, le Prophète cherche à attirer les Bédouins dans l'umma, la « communauté », qui est alors une confédération intertribale dont il est l'arbitre et qui associe des Arabes restés païens, des musulmans et même des juifs. La dimension religieuse de cet assemblage hétéroclite est encore secondaire. Son intérêt soudain pour

les marges septentrionales du Hedjaz est cependant à relier avec l'importance symbolique accordée à Jérusalem dans les textes bibliques dont il s'inspire alors pour la rédaction du Coran (voir la cinquième sourate). En 629, il envoie une troupe vers la Palestine, qui est battue par les Byzantins à Muta, près de la mer Morte. Mahomet avait-il ordonné de conquérir Jérusalem, pour répondre aux attentes des juifs messianiques dont la théologie affirmait que le Messie devait prendre la ville par les armes ?

Après avoir repoussé une nouvelle attaque mecquoise sur Médine en mars 627, Mahomet bénéficie de nombreuses défections de tribus en sa faveur, tandis que les élites des Quraychites acceptent de négocier avec lui et de faire une trêve. Mais en 630, brisant l'accord, Mahomet marche sur la cité ennemie avec tous ses fidèles. La terreur qu'il inspire le précède et La Mecque est prise pratiquement sans combat. Le Hedjaz passe dès lors entièrement dans l'orbite de l'umma, dont le caractère religieux s'accroît du fait de l'échec des païens et entraîne le rejet des juifs. Des missionnaires utilisant à la fois la prédication et la force sont expédiés aux différentes tribus pour les convertir et abattre les idoles. Chaque tribu qui adopte l'islam s'engage à faire la prière, à verser l'aumône et à obéir au Prophète, signe que la conversion est aussi une conquête politique.

L'image d'un Etat musulman couvrant toute la péninsule et y prélevant la zakat est pourtant sans doute illusoire. Elle ne nous a été transmise que par la tradition, qui reflète sans doute plutôt



DEUX EMPIRES EN ÉCHEC
 Ci-contre : c'est au calife Abu Bakr que revient l'unification de la péninsule arabique. Il s'attaque ainsi à l'Empire sassanide en 633 et à l'Empire byzantin en 634, près de Jérusalem. Mais le succès définitif vient avec son successeur, Omar : durant les dix ans de son règne, tout le Moyen-Orient passe sous la coupe de l'islam. L'échec des deux empires à le repousser est consommé.
 A droite, en haut : *L'Armée des musulmans menée par Ali attaque l'armée de Shah Tahmas, miniature perse extraite de Khavarnama*, poème sur les exploits guerriers d'Ali, 1686 (Londres, The British Library). En bas : calligraphie du nom Abu Bakr sur une feuille de tabac (collection particulière).

l'organisation ultérieure du pouvoir des califes omeyyades. La réalité est que le Prophète fut jusqu'à sa mort un chef tribal. Si les tribus se soumettent bon gré mal gré, comme les chrétiens de Nadjran, leur ralliement est fragile et aucune administration n'est mise en place pour les contrôler. Au-delà du Yémen, l'influence de l'islam est incertaine, car le Prophète ne peut contrôler les groupes qu'il n'a pas vaincus par les armes. Dans le Yamama, un prophète nommé Musaylima gouverne ainsi en toute indépendance. En 630, Mahomet mène encore une expédition qui cherche à tester les défenses byzantines, sans succès et son armée fait demi-tour une fois arrivée à Tabuk. Les razzias se poursuivent contre les tribus hésitantes mais elles se boment le plus souvent au Hedjaz. Lorsque Mahomet s'éteint deux ans plus tard à Médine, l'Arabie ne s'est pas massivement convertie, loin de là.

Abu Bakr unifie la péninsule Arabique (632-634)

Le premier des successeurs de Mahomet est Abu Bakr, ami et beau-père du Prophète, aussitôt reconnu par la communauté comme le calife (« remplaçant »). Il doit d'abord faire face à des oppositions dans la péninsule. De nombreuses tribus se choisissent un nouveau prophète issu de leur clan, et résistent à l'islam, dont ils rejettent les exigences fiscales plus que la doctrine. C'est le cas des Bédouins du Nedjd qui, avant même la mort de Mahomet, avaient adopté pour prophète Tulayha al-Asadi.

Même dans le Hedjaz, les jeunes convertis retournent aux idoles ; c'est la *ridda*, le « rejet » de l'islam, l'apostasie. Aïcha, l'épouse du Prophète, raconta plus tard que « les Bédouins apostasièrent. Les juifs et les chrétiens redressèrent la tête. La mécréance qui se cachait se montra ». Les sources postérieures ont tendance à identifier la *ridda* à une apostasie religieuse, mais les tribus concernées s'opposent en réalité surtout à l'islam en tant que système politique et fiscal qui menace leur indépendance. Dans certaines régions, comme le Tihama, l'instabilité politique profite aux bandits qui font régner l'insécurité, mais les sources présentent également leurs révoltes comme une apostasie.

Abu Bakr envoie des troupes dans toute la péninsule pour s'assurer que les accords tribaux seront respectés et le culte rendu. L'extension de l'islam en Arabie est ainsi moins une conversion qu'une intégration de tribus dans un système d'allégeance qui comporte une dimension religieuse. A force d'expéditions, le calife parvient à vaincre les « faux prophètes » : Musaylima dans le Yamama, Aswad dans le Yémen, Tulayha dans le Nedjd et la devineresse Sadjah qui a converti les Tamim. Plus encore, Abu Bakr confie des troupes à Khalid, surnommé le « sabre de Dieu », pour s'attaquer à la Perse sassanide, dont les marges désertiques sont protégées par les Lakhmides, une puissante tribu arabe chrétienne. En 633, Khalid les soumet et prend leur cité Hira, sur l'Euphrate. Ctésiphon, la capitale perse, n'est plus qu'à une centaine de kilomètres. Plusieurs batailles

décisives permettent de prendre tout le Bas-Irak dont les cités se rendent par traité. Les forces sassanides, mal commandées, sont débordées. En 634, Abu Bakr lance Khalid en direction de la Syrie-Palestine, il bouscule les troupes byzantines à Adjnadayn en juillet 634, près de Jérusalem, puis en décembre à Pella. La route de la Palestine est totalement dégagée.

L'instrument de la conquête est une armée de quelque 50 000 hommes, ensemble hétéroclite composé de Bédouins et d'Arabes convertis regroupés dans les *djund*, des milices provinciales et tribales. Chaque *djund* victorieux s'installe dans les espaces qu'il a conquis sous l'autorité d'un général qui devient *amir* (« émir »), à la fois gouverneur, juge et chef religieux. Après les pillages, on confisque les grands domaines des empereurs byzantin et sassanide. Les terres des vaincus non convertis sont captées puis louées à leurs anciens propriétaires.

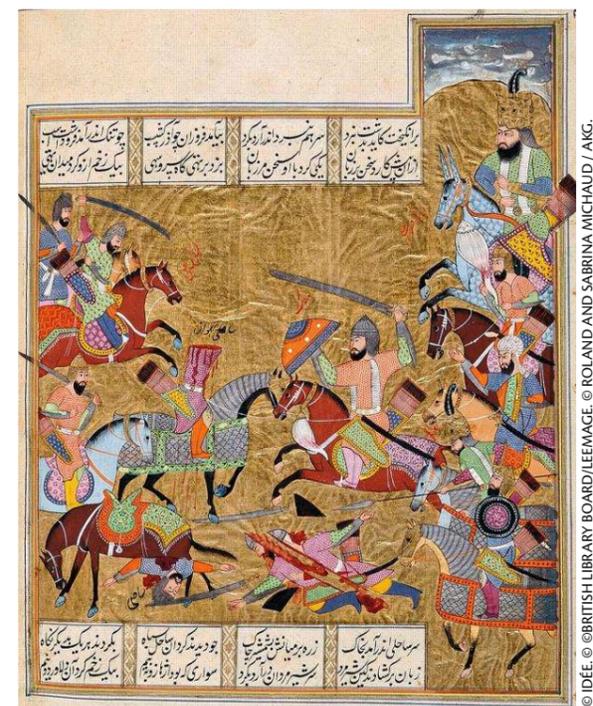
Si la conquête est rapide, elle se fait toutefois par étapes. On commence toujours par des razzias aux frontières, puis une campagne de longue durée s'enfonce dans les territoires de l'ennemi, brise son armée et pille sa capitale. Plutôt que de s'y installer, les troupes arabes établissent des campements de tentes pour les soldats et leurs familles. Naissent ainsi dans l'anarchie la plus totale de nouveaux centres urbains où le butin afflue ainsi que les marchands : Baçra (Bassora), Kufa, Fustat (Le Caire).

Omar à la conquête du Moyen-Orient (634-644)

Issu d'une famille pauvre, Omar est désigné calife par Abu Bakr à la fin de sa vie. Sous son règne, l'islam connaît un succès exponentiel. Poursuivant sa fulgurante campagne, Khalid s'élance sur Damas qui capitule durant l'été 635, puis Emèse (Homs) en décembre. L'empereur Héraclius ordonne une contre-offensive qui parvient à reprendre les deux cités et à acculer les troupes musulmanes, mais la mésentente des généraux et les nombreuses défections dans l'armée consomment la ruine des Byzantins sur les bords du fleuve Yarmouk, le 20 août 636, comme l'évoque la chronique grecque de Théophane : « Ils se précipitèrent dans les ravins du Yarmouk et y périrent presque tous. »

Les défenses byzantines sont écrasées. Damas est reprise et constitue désormais le pivot majeur de la conquête du Moyen-Orient. En Syrie comme en Mésopotamie, les villes tombent sans combattre, ouvertes par leurs élites ou leurs évêques : Ctésiphon en 636, Alep en 637 et Jérusalem en 638. Le patriarche Sophronius signe le traité de capitulation de la cité sainte où le calife Omar fait une entrée solennelle après laquelle il ordonne la construction de la mosquée Al-Aqsa et du dôme du Rocher sur l'ancienne esplanade du Temple.

Les troupes arabes ne s'arrêtent plus : vers le nord, elles atteignent l'Arménie en 640. Vers la Perse, leur chevauchée ne connaît aucun frein et, après les batailles de Qadisiyya en 636 et Nehavend en 642, l'armée sassanide cesse d'exister malgré ses puissants éléphants de guerre.



IDÉE. © BRITISH LIBRARY BOARD/LEEMAGE. © ROLAND AND SABRINA MICHAUD / ANG.

La Mésopotamie et le nord de l'Irak tombent entièrement. Alors que Omar voudrait s'en tenir là, ses généraux font concurrence d'intrépidité. Les dernières résistances des Perses convainquent le calife de poursuivre les résidus de leur armée. La Caspienne est atteinte en 642, l'Azerbaïdjan en 643 et le Fars l'année suivante. Fuyant les Arabes, abandonné de ses troupes, Yazdgerd, le dernier roi sassanide, est retrouvé assassiné. Côté occidental, le général Amr ibn al-As s'attaque dès 639 à l'Egypte avec quelques milliers d'hommes et abat le préfet byzantin en juillet 640 à la bataille d'Héliopolis. Là aussi, le patriarche Kyrros signe la capitulation au nom des Eglises. Face aux chrétiens qui se soumettent sans se convertir, on établit la *dhimma*, un statut infamant qui garantit la sécurité des personnes, de leurs biens et de leur culte, contre une forte capitation, la *jizya*. L'administration courante des *dhimmi* est laissée aux évêques. En 641, toute l'Egypte bascule officiellement dans l'umma, malgré la timide contre-offensive byzantine et la résistance d'Alexandrie, entièrement dévastée en 642. Seuls les monts Taurus ralentissent cette tempête, ainsi que les déserts libyens et les hauts plateaux de l'Iran oriental.

Omar tente d'organiser ces conquêtes qui ont été réalisées sans plan d'ensemble et met en place un contrôle sévère sur la corruption chez les Bédouins trop vite enrichis. Des sommes fabuleuses parviennent dans le Hedjaz et à Médine, qui transforme la société arabe. Le calife impose partout un impôt foncier – le *kharaadj* – et établit des registres de perception par tribu. Mais les conquérants doivent aussi s'adapter aux situations locales ; les peuples soumis par convention sont mieux traités que ceux qui ont été vaincus par les armes. En Mésopotamie, soumise par la force, les confiscations et les massacres sont monnaie courante, alors qu'en Syrie et en Egypte, le dominateur impose





© THE BRITISH LIBRARY BOARD. © DEAGOSTINI/LEEMAGE. © R. AND S. MICHAUD / ANG.

CHEVAUCHÉE ORIENTALE
Ci-contre : La Bataille de Qadisiyya, en 636, entre les Perses sassanides et les Arabes, extrait du *Shahname* (Livre des rois) de Ferdowsi, 1600 (Londres, The British Library). A droite : calligraphie du nom d'Ali en forme de lion (collection particulière). Les cinq griffes symbolisent les noms d'Allah, de Mahomet, d'Ali, de Hasan Ibn Ali et de Hussein Ibn Ali. En bas : monnaie byzantine à l'effigie de l'empereur Héraclius, 610-613 (Londres, British Museum).

le *kharadj* mais s'abstient d'exproprier les élites car elles ont négocié leur soumission. Certaines tribus alliées mais restées chrétiennes, comme les Taghlib de l'Euphrate, refusent de payer la *jizya*, qu'ils jugent déshonorante.

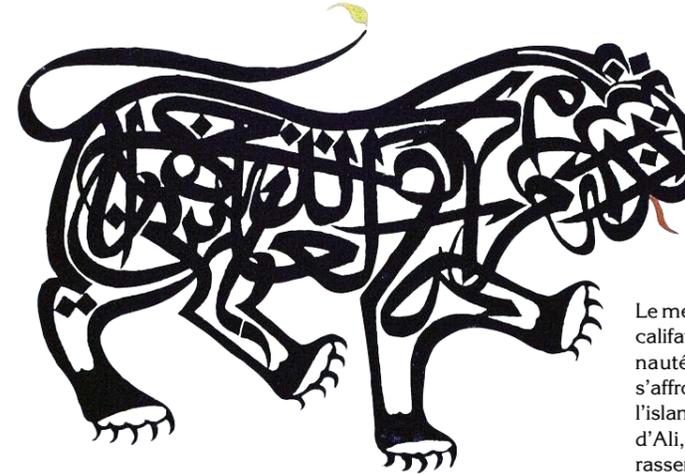
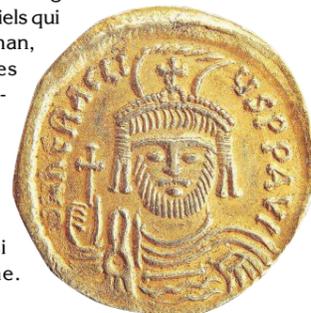
La rapidité des conquêtes arabes a provoqué un climat d'apocalypse qui a ôté tout désir de résistance aux populations locales, déjà épuisées par les guerres entre Byzantins et Perses. Depuis la fin du VI^e siècle, Constantinople vit sous la menace des Slaves et des défections militaires. Les révolutions de palais fragilisent le pouvoir tout comme les querelles théologiques qui préoccupent la cour jusqu'à dégénérer en quasi guerre civile. L'empereur Héraclius (610-641) a entrepris de mettre un terme aux reculs byzantins devant la Perse, qui s'était emparée de la Cappadoce et d'une partie de la Syrie. Il a d'abord essuyé une série de défaites qui ont permis à la Perse d'envahir Jérusalem en 614 avec l'appui des communautés juives, excédées par les abus des autorités byzantines. Constantinople a elle-même été menacée en 626. Mais la roue a fini par tourner aux dépens des Sassanides : Héraclius a écrasé leur armée à Ninive en 628, pillé les palais du roi Chosroès qui a été assassiné. Sa mort a brisé l'appareil d'Etat sassanide et paralysé la dynastie.

L'échec des deux empires face à la conquête arabe a ainsi été précédé par ce lourd conflit qui les a conduits à négliger ce nouvel ennemi venu du désert. En Egypte et en Syrie, les coptes et les jacobites, maltraités par les Byzantins orthodoxes, n'ont opposé aucune résistance aux Arabes qui pouvaient passer pour des libérateurs. La forte attente messianique chez les juifs de Jérusalem s'est facilement accommodée de la venue des tribus arabes et Omar lui-même avait pour conseiller un devin juif. Enfin, les populations qui ouvraient leurs portes aux « libérateurs » n'avaient aucune connaissance de leurs doctrines, lesquelles étaient d'ailleurs encore en gestation. Personne n'imaginait que les conquérants imposeraient progressivement l'assimilation religieuse.

Les causes des victoires sont aussi propres au monde arabe. Chacun des deux empires avait fédéré sur ses marges désertiques une tribu arabe qui contrôlait une zone tampon face aux Bédouins d'Arabie : les Lakhmides côté perse et les Ghasanides côté byzantin. Avec la guerre opposant les deux empires ces groupes ont cessé d'être rétribués et lorsque leurs cousins arabes ont pénétré dans leurs espaces tribaux, la plupart se sont ralliés à l'invasisseur, servant même de truchements contre leurs anciens dominateurs. En outre, en créant l'umma, Mahomet a su respecter l'autonomisme tribal tout en offrant un puissant enthousiasme à la fois religieux et dominateur. L'hégire donnait à tout croyant un modèle de renoncement et de pauvreté, tandis que les expéditions du Prophète et sa théorie du jihad emportaient les ardeurs des tribus vers l'extérieur, la soif de gloire et de butin. Chaque victoire apportait de nouveaux alliés à la communauté et renforçait l'adhésion des anciens.

Othman marque le pas (644-656)

Après la mort d'Omar, assassiné en novembre 644 par un affranchi chrétien dans des circonstances obscures, les conquêtes se poursuivent à un rythme plus ralenti, tandis qu'entre les conquérants des divisions surgissent. En l'absence de règle de succession, le mourant délègue la désignation du calife aux candidats potentiels qui s'affrontent avant de choisir Othman, un membre de la riche famille des Omeyyades. Mais l'homme pratique le népotisme envers son clan et ne sait pas jouer sur les équilibres des tribus arabes comme ses prédécesseurs. Le calife devenu odieux aux autres clans, les désobéissances se multiplient : ainsi à Kufa, Baçra et même à Médine.



On en vient à demander la désignation d'un nouveau calife dans la personne d'Ali, le gendre bien aimé du prophète. Byzance relève la tête et lance plusieurs contre-offensives. Au même moment, des révoltes secouent les provinces mal conquises, notamment l'Egypte. Pendant que l'insatisfaction gronde, le gouverneur de Damas, Muawiya, parent du calife, assure la poursuite des expéditions contre Byzance. En 648, il prend Chypre après avoir construit une petite flotte, malgré les craintes arabes envers la mer. De fait, Omar avait toujours refusé les opérations maritimes. A partir du milieu du VII^e siècle, l'islam devient une puissance navale. Après la mort du roi des Perses Yazdgerd, les percées orientales s'arrêtent dans le Khorasan. En 647 ont lieu les premières incursions en Tripolitaine et en Afrique romaine (actuelle Tunisie), mais la conquête marque partout le pas. Après la victoire de Sbeitla, les Byzantins achètent le départ des Arabes, qui retournent sans insister en Egypte. Les dissensions internes se multiplient. Les conquérants entendent profiter des richesses accumulées plutôt que de poursuivre la conquête. En juillet 656 se produit le drame qui va briser l'unité de l'islam : le calife est assassiné par des conjurés favorables à Ali.

La tradition musulmane a fait d'Othman l'artisan de la première collecte et mise par écrit du Coran. Sa version fut rendue officielle et toutes les autres détruites. En réalité, les variantes de lecture restèrent nombreuses et la mise en forme définitive du Coran fut plus tardive. Cette collecte répondait aussi à un but politique : le savant Al-Bukhari (mort en 869) assure qu'un compagnon du Prophète s'était inquiété auprès du calife des risques de division chez les musulmans : « Sauve du danger cette communauté (umma), avant que ses membres ne divergent sur le livre comme les juifs et les chrétiens ! » L'unité du texte conditionnant celle de l'empire, il fallait éviter les variantes dans le Coran. Mais cette uniformisation provoqua des tensions car on lui reprocha d'avoir supprimé des passages favorables à Ali.

Les récits des conquêtes sont eux-mêmes sujets à caution. Datant pour la plupart du IX^e siècle, ils multiplient les stéréotypes ethnico-religieux (chrétiens fourbes, arabes valeureux mais indisciplinés...) et se contredisent dans le détail. Les noms des généraux changent d'une source à l'autre et l'on a même supposé que Mahomet avait conduit une expédition à Gaza en 634, deux ans après sa mort officielle (Alfred-Louis de Prémare, *Les fondations de l'islam, entre écriture et histoire*, Seuil, 2002) ! Le récit de l'épopée islamique fut rédigé à l'initiative des Omeyyades pour valoriser leurs ancêtres, désignant ainsi une sorte de messianisme califal...

Le meurtre d'Othman en 656 permet à Ali de prendre enfin le califat dans la confusion. C'est la *fitna*, la rupture de la communauté. Les conquêtes s'interrompent. Deux forces hostiles s'affrontent et vont faire naître les deux courants principaux de l'islam : les sunnites (de *sunna*, « tradition ») contre les partisans d'Ali, les chiïtes (de *chia*, « parti »). Car le gendre du Prophète rassemble contre lui toutes les haines : Aïcha, l'une des épouses de Mahomet, dont il bat les partisans à Baçra en 656, et les Omeyyades, clan du calife assassiné. Parmi ceux-ci figure le général Muawiya, qui contrôle la Syrie, la Palestine et cherche à écarter Ali, dont l'autorité est également contestée en Arabie, en Irak et en Perse. Les deux hommes s'affrontent lors de la bataille de Siffin (657), au cours de laquelle Ali accepte un arbitrage laissé au destin, mais dont il sort vaincu. Beau joueur, il accepte sa défaite et se retire à Kufa avant d'être assassiné en 661 par un de ses partisans déçu. En 680, Yazid, fils de Muawiya, devient calife ; mais Husayn, fils d'Ali, refuse de lui prêter allégeance. Les troupes de Husayn sont aussitôt vaincues et lui-même exécuté à la bataille de Kerbala, défaite qui confirme la suprématie des Omeyyades sur l'islam. Mais les chiïtes n'oublieront jamais la mort d'Ali et de son fils.

En trente ans, les chefs tribaux sont devenus maîtres de vastes territoires qu'ils ne savent administrer avec leurs habitudes nomades. Leur foi est trop récente et l'autorité califale lointaine, réduite à une simple allégeance. Le calife Yazid doit assiéger, en 683, La Mecque où un Quraychite révolté s'est proclamé calife. Dans la péninsule, les tribus se révoltent. L'Empire islamique n'a aucune unité, d'autant que les membres des *djund* refusent de se mélanger aux élites locales, dont les compétences administratives et littéraires sont indispensables. Les bureaux chargés de la fiscalité des provinces sont peuplés de convertis non arabes, les *mawali*, que l'on méprise mais dont on a besoin. Les généraux les engagent comme auxiliaires, très utiles dans leurs régions d'origine. Une certaine acculturation est en marche malgré l'orgueil des conquérants.

L'épopée des Omeyyades (661-732)

Grâce à la mort d'Ali et de Husayn, les Omeyyades règnent sans partage sur l'islam depuis Damas, Médine et La Mecque cessent d'être des centres du pouvoir tout en restant des pôles de pèlerinage. Contrairement aux règles des califes *rashidun*, l'empire des Omeyyades se veut dynastique et séculier, la conversion des peuples soumis étant secondaire. Leur piété a toujours été mise en doute. Le califat devient dès lors une monarchie héréditaire imitant les coutumes impériales byzantines et sassanides. Après les années de *fitna*, l'empire connaît une nouvelle expansion foudroyante. Vers le nord, les terres byzantines sont plusieurs fois menacées, mais jamais conquises, sauf la Cilicie. La flotte musulmane, renforcée par les arsenaux d'Acra, de Tyr et d'Alexandrie, lance de réguliers assauts sur Constantinople. A trois reprises, la capitale byzantine subit le siège des Arabes mais parvient à les repousser (669, 678, 718). Il faudra attendre la conquête ottomane en 1453 pour que la cité soit prise.



LE CROISSANT ET LE MARTEAU
Ci-contre : Charles Martel à Poitiers, maître de Boucicaut, XV^e siècle (Paris, bibliothèque de l' Arsenal).

l'islamisation religieuse aux nomades, il les enrôle dans son armée et parvient à soumettre définitivement tout le Maghreb.

Fort du recrutement des Berbères et escomptant un bon accueil des juifs d'Espagne opprimés par les rois wisigoths, le général Tariq franchit le détroit de Gibraltar en mai 711, brise l'armée wisigothique, prend Cordoue et Tolède, puis toute l'Espagne en 716. Seules de petites principautés chrétiennes résistent encore au nord. Loin de s'arrêter aux Pyrénées, les conquérants prennent la Septimanie et lancent des razzias au sud de la Loire afin de tester les défenses franques et récolter du butin.

Dans le royaume des Francs, Charles Martel s'impose vers 721 comme seul maire du palais des Mérovingiens après une longue guerre civile qui laisse le pays affaibli. Les conquérants de l'islam s'avancent depuis l'Espagne en plein cœur du royaume, à la recherche de butin. Ils se dirigent vers le monastère de Saint-Martin de Tours, la plus riche des abbayes de Gaule. A l'appel du duc Eudes d'Aquitaine, qui ne peut plus les contenir, Charles intervient et arrête la troupe musulmane à Poitiers, le 25 octobre 732. La victoire lui vaut un prestige immense : il a stoppé les envahisseurs et sauvé le monastère, propriété de saint Martin. Il est le « marteau » des païens, comme le rappelle le récit de la *Chronique du pseudo-Frédégaire*, écrite à la fin du VIII^e siècle : « Après avoir livré aux flammes la basilique Saint-Hilaire, ils se préparèrent à marcher pour détruire la demeure du bienheureux Martin. Le prince Charles se disposa vaillamment à les combattre, il accourut pour les attaquer, renversa leurs tentes par le secours du Christ, se précipita au milieu du carnage, tua leur roi et détruisit complètement l'armée de ses ennemis. »

De même que la bataille de Roncevaux (778) fut réinterprétée comme un combat entre les Francs et les Sarrasins (et non contre les Basques), Poitiers fit l'objet d'une réécriture. En qualifiant Charles de « prince » et non de maire, la chronique anticipe le coup d'Etat de Pépin le Bref contre la dynastie mérovingienne en 751. La source tait aussi le fait que Charles Martel se soit d'abord servi des incursions arabes pour mieux vaincre le duc Eudes. Enfin, la nature religieuse des ennemis passe en second plan derrière leur identité ethnique. Le choc des civilisations que la chronique décrit fut probablement plus un combat de seconde zone face à un raid aux objectifs limités. Il eut toutefois pour conséquence importante l'arrêt des razzias au-delà des Pyrénées.

Reflux et stabilisation après le milieu du VIII^e siècle

A compter du X^e siècle, la Méditerranée est devenue un lac musulman et les dernières îles sont occupées. En 823, la Crète tombe puis la Sardaigne et la Corse ; la conquête de la Sicile est achevée en 902. Pourtant, la grande flotte musulmane qui avait vaincu Byzance est progressivement démantelée au profit de petites escadres incapables de lancer de vastes assauts. On se contente dès lors d'une piraterie endémique et de raids côtiers. Jusqu'au X^e siècle, les littoraux de Provence et d'Italie vivront dans la crainte des saccages des sarrasins. Saint-Pierre de Rome est pillée en 846.



À LA VITESSE DE LA FOUDRE Partie de la péninsule Arabique, l'expansion de l'islam a gagné Poitiers, au nord, et les marches de la Chine, à l'est, en à peine cent trente ans. Mais après la seconde moitié du VIII^e siècle, les invasions terrestres s'arrêtent. L'heure de la stabilisation est venue.

Dans le même temps, les invasions terrestres se tarissent. Depuis Poitiers, l'avancée en Europe est terminée. Narbonne est reprise en 759. Les empereurs byzantins, enfin libérés du danger bulgare, transfèrent leurs forces sur les frontières anatoliennes. La bataille de Poson, en 863, est une défaite cuisante pour l'islam. Les émirs de Syrie dressent des fortins pour mieux se défendre des Byzantins. L'initiative a changé de camp. En 750, un complot en Perse renverse la dynastie des Omeyyades au profit d'une nouvelle famille, les Abbassides. Mais ces califes installés à Bagdad n'ont plus les moyens de diriger de nouvelles expéditions et, au contraire, subissent des révolutions de palais et des révoltes, notamment de la part des chiites. Les *mawali* et les mercenaires étrangers l'emportent désormais dans l'armée et l'administration. Le temps des Arabes est passé.

Ce parcours montre que, contrairement à la christianisation de l'Empire romain, l'extension de l'islam fut moins l'effet d'une conversion religieuse que d'une conquête militaire. Les motivations initiales qui avaient poussé les tribus arabes à partir à la conquête du monde connu et à supplanter l'empire d'Alexandre le Grand mêlaient l'attrait du pillage, de la richesse et la volonté d'étendre l'autorité de l'islam, perçu d'abord comme une communauté arabe. La ferveur fut un ressort aussi puissant que la convoitise. Pourtant, les califes n'avaient jamais programmé une telle expansion. Seule la prise de la Palestine et la Syrie (le Sham), terres messianiques et eschatologiques, avait été anticipée par Mahomet. Pourquoi alors quitter les rives du Tigre une fois celles-ci atteintes ? Les généraux musulmans agissaient en totale autonomie et lançaient leurs opérations en espérant étendre leur zone de contrôle, ainsi Oqba vers l'Ifrîqiya. En intégrant les peuples d'Irak, de Perse et d'Égypte dans leur système de

gouvernement et leurs armées, les tribus arabes avaient été nécessairement conduites à emprunter à ces populations leurs conceptions territoriales et leurs anciennes querelles : l'avancée vers le Khorasan fut ainsi poussée et permise par les Iraniens arabisés qui retrouvaient là-bas les frontières sassanides, de même que la conquête du Maghreb berbère put s'appuyer sur le ralliement de certains nomades connaissant parfaitement les lieux et les clans en conflit. Ainsi, les ambitions des tribus arabes s'élargirent parallèlement aux premières conquêtes. L'idée de bâtir un empire comparable à Byzance, totalement étrangère au Prophète ou au Coran, germa au contact des populations autrefois soumises aux gouvernements impériaux.

L'islam fut, jusqu'aux Omeyyades, un système de protection intertribale dont l'identité était radicalement arabe. L'expansion était le signe de la bénédiction de Dieu envers les Arabes convertis au culte et à la loi, mais ceux-ci n'exigeaient pas encore de conversions massives des vaincus, sauf lorsque ceux-ci étaient arabes. Pour les autres, on se contentait de la *dhimma* qui était aussi une manière d'étendre l'umma. Il était évident pour les premiers califes que ceux qui devaient mener la communauté étaient les Quraychites et les compagnons du Prophète. Le sentiment de supériorité raciale l'emportait sur l'égalitarisme théorique de l'islam. Avec le temps, en revanche, les *mawali* réclamèrent les mêmes droits que les conquérants du Hedjaz, et les *dhimmis* furent peu à peu incités à se convertir par le poids de leurs obligations. L'identité religieuse de l'umma s'affirma et les territoires de l'islam devinrent alors réellement musulmans.

Arabophone, agrégé et docteur en histoire, Olivier Hanne est chercheur associé à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste de l'histoire de l'islam.